

Les auteurs acadiens de la diaspora et l'identité acadienne

Martine Jacquot

Université Sainte-Anne

Puisque l'Acadie n'est pas un pays au sens propre du terme, les Acadiens se sont trouvé des symboles auxquels se raccrocher : un drapeau, une fête nationale, un hymne national, par exemple.

En littérature, les auteurs se sont créé d'autres thèmes typiquement leurs, dans leur quête d'identité : la mer-horizon, une terre incertaine, la violence et le ralliement, l'errance, pour n'en citer que quelques uns.

Mais si certains auteurs se sont ancrés en « terre d'Acadie » et y chantent leur acadianité, en particulier dans la région de Moncton, base d'un groupe d'auteurs, bien d'entre eux se sont installés à l'extérieur, ou exilés peut-être, en particulier au Québec ou dans l'Outaouais, ou ailleurs encore, pour des raisons économiques, ou encore pour y respirer plus librement. C'est le cas d'Antonine Maillet, de Claude LeBouthillier, de Guy Jean, de Ronald Després, de Louis Comeau, de Rino Morin-Rossignol, de Serge Patrice-Thibodeau, de Roméo Savoie, d'Anne Cloutier, de Calixte Duguay, pour ne citer que quelques noms. D'autres, tels que Jacques Savoie ou Phil Comau, cinéastes autant qu'écrivains, vivent à cheval entre le Québec et l'Acadie.

Leur vision de l'Acadie et la définition de leur identité sont-elles différentes de celles des auteurs qui vivent dans les régions acadiennes? Se sentent-ils moins Acadiens? Nous nous limiterons à quelques cas, illustrés tantôt d'extraits d'entrevues, tantôt à la lumière des textes.

Antonine Maillet, l'auteure acadienne nationale si l'on peut dire, vit, écrit et publie au Québec. Ceci provoque une critique féroce chez certains écrivains dans les milieux littéraires acadiens des Maritimes. Pourtant, avait-elle le choix? Quand on lui dit qu'elle a quitté l'Acadie pour le Québec et qu'on lui demande s'il lui serait difficile d'écrire si elle revenait, elle se défend : « Non, Antonine n'est pas partie, ce n'est pas vrai. L'Acadie, ce n'est pas tellement un lieu, c'est une culture, une mémoire, une histoire, un visage. Je peux vivre à Montréal et rester Acadienne. Je n'ai perdu ni mon accent, ni ma manière d'être. C'est ça

l'Acadie : la culture, la manière de vivre. Pour le reste, je suis humaniste avant même d'être Acadienne, dans ce sens que je suis convaincue que c'est un accident de la nature qui m'a fait naître au 20^{ème} siècle et en Acadie. Si j'avais eu d'autres contingences dans ma vie, d'autres accidents, j'aurais vécu autrement, mais j'aurais été essentiellement la même. Je veux qu'on sache bien que l' "accident" Acadie dans ma vie, je vais l'assumer pleinement, mais comme un accident et non pas comme un essentiel. »¹

Il est bien clair pour elle que l'Acadie est plus un héritage culturel et une langue qu'une question géographique. Et si elle a choisi de vivre à Montréal, c'est donc pour des raisons économiques et pratiques avant tout : « J'aime vivre à Montréal parce que c'est actuellement le milieu artistique le plus favorable pour moi à cause des théâtres, des éditeurs, du groupe culturel plus important, car c'est quand même la capitale culturelle du Canada. Je gagne ma vie là, si vous voulez. » Quant à la question de la publication en Acadie, elle répond : « J'ai été tentée de publier en Acadie bien avant tous les autres auteurs acadiens. Quand j'ai écrit mon premier livre, j'aurais désiré publier en Acadie, mais c'était en 1958, et à ce moment-là, il n'y avait pas d'éditeur. J'ai publié à Montréal faute de choix. Même chose pour mes livres suivants, car c'est seulement quand j'étais rendue à mon huitième livre que les Éditions d'Acadie ont été fondées. J'avais déjà une partie de mon oeuvre chez un éditeur et il était trop tard pour changer. J'avais un espèce d'engagement moral avec lui. Et surtout, il faut bien qu'il y ait une distribution au Québec et en France. Si je publiais chez un éditeur qui n'ait pas pignon sur rue à Paris ou à Montréal, je ne pourrais pas vivre de mes livres. C'est donc pour des raisons historiques que je n'ai pas publié en Acadie même ; mais il ne faut pas oublier que les Éditions d'Acadie sont nées parce qu'il y a eu des gens comme moi qui ont publié ailleurs, qui ont prouvé qu'il pouvait y avoir des écrivains en Acadie. Et, si j'ai besoin comme écrivaine du Québec ou de la France (pour les éditeurs, pour le public, pour vivre de ma plume), il ne faut pas oublier non plus que j'apporte en tant qu'Acadienne une dimension nouvelle, importante, à la « culture » française ou québécoise. »

Antonine Maillet se défend donc contre les critiques de lâcheté que lui adressent certains : son Acadie est dans ses oeuvres, ses personnages sont enracinés dans la géographie et l'histoire de l'Acadie, son langage est celui du peuple acadien. D'ailleurs, son dernier ouvrage, *Les Confessions de Jeanne de Valois*, publié cette année chez Leméac, met non seulement en scène un personnage de l'histoire acadienne, mais recrée

également par la bouche de son personnage tout un siècle de l'histoire d'un peuple, le sien. Et c'est souvent autour de son phare de Bouctouche qu'elle vient se ressourcer, en observant et en écoutant parler les gens ordinaires, qui lui inspirent ses personnages. Vivre à l'extérieur de l'Acadie historique ne signifie pas changer, oublier ses racines, mais s'épanouir d'avantage, apporter sa contribution à une histoire littéraire qui ne serait que très restreinte si elle n'était pas élargie dans ses horizons géographiques.

La théorie du romancier Claude LeBouthillier rejoint sur bien des points celle d'Antonine Maillet, mais il y ajoute une autre dimension, celle de l'étouffement psychologique que l'on subit dans un petit milieu et qui menace de nuire à l'oeuvre. Maintenant installé au Québec, il déclare se sentir mieux en tant qu'Acadien que du temps où il vivait à Moncton. « Pour moi, l'Acadie n'est pas une simple question géographique. Et lorsque j'y retourne — ce que je fais souvent — j'y puise aux sources du pays réel. »² Il rejoint les propos d'Antonine Maillet. Mais il ajoute que le fait de ne pas avoir le nez collé sur les rivalités et conflits si abondants dans les petits milieux, véritables luttes tribales, lui permet de prendre la distance psychologique nécessaire pour écrire. Il a ainsi abordé des thèmes souvent tus en terre d'Acadie, tels que les tabous, le silence, la folie, le divorce, la sexualité. L'humour est aussi un thème très présent, comme une arme douce, pour mieux atteindre la cible. Il veut dénoncer, faire réagir, et apporter une note d'optimisme, car dans son troisième roman, *C'est pour quand le Paradis*, il atteint un certain dépassement, une certaine victoire. Pour la première fois également dans son oeuvre, il déborde l'espace géographique de l'Acadie, élargit son aire littéraire, comme le fait dans tous ses romans Jacques Savoie, chez qui l'intérêt n'est plus le lieu de l'action, mais la qualité du texte. Antonine Maillet a déclaré qu'elle utilisait l'Acadie comme un prétexte. Il en est de même pour Claude LeBouthillier qui déclare, à propos de son quatrième roman, *Le Feu du mauvais temps* : « L'histoire du monde est un immense roman qui m'a toujours fasciné. Dans mon livre, l'Acadie est un prétexte ; autant utiliser l'histoire qu'on connaît. J'ai écrit sur l'histoire acadienne non parce que je suis Acadien, mais parce que entre 1740 et 1765, c'est une période extrêmement riche. »

Pour Guy Jean, il ne s'agit pas seulement de fuir l'étouffement mental, mais de préserver la parole elle-même. Son cas illustre bien un thème que de nombreux poètes ont tenté d'aborder, avec des titres pleins de violence silencieuse tels que *Stigmates du silence*, *Tabous aux épines de sang*, ou encore *Cri de terre*, pour n'en nommer que quelques uns. Les auteurs

ont en effet été nombreux à prendre la plume dans les années 1960 et 1970 pour exprimer leurs rêves de création d'un pays et leur détresse face à son absence. Ils ont lancé leur « cri » de dégoût et d'espoir, puis curieusement, se sont plus ou moins tus. Certains se sont tournés vers un univers plus personnel, plus intérieur ou carrément vers un sentiment d'américanité au sens large, ou une ouverture vers l'extérieur, un sentiment d'appartenance au continent.

Mais pour Guy Jean, qui appartient à cette génération, il en a été tout autrement : s'il n'a pas pu faire une véritable carrière comme écrivain, c'est en grande partie parce qu'un certain système social l'en a empêché. Il avait le choix entre garder le silence face à ce qui le révoltait et rester en Acadie ou bien s'exprimer et partir. Il a choisi la prise de parole. Son écriture était plus une dénonciation des bobos du pays qu'un projet de création d'une nouvelle Acadie, et là était la différence avec la vision plus optimiste ou plus lyrique de certains autres auteurs. « À l'époque où j'ai vécu mon Acadie, au début des années 1960, je me suis rendu compte que le droit à la parole était relié à la place et au pouvoir que tu détenais dans la société acadienne. Mais même ceux qui avaient le pouvoir de la parole avaient un pouvoir très limité. Ils ne le conservaient qu'en autant que leur parole confirmaient les institutions, les valeurs et les rapports de pouvoir existants. » L'expression était en effet essentiellement axée sur la louange du pouvoir en place et aussi sur le maintien du système religieux. Étant jeune prêtre à cette époque, Guy Jean ne pouvait se permettre de prendre une parole en rupture avec les valeurs, à moins de s'exposer à de graves réprimandes. Pourant il s'est mis à se questionner sur toute l'étanchéité des rapports sociaux et les injustices que cela perpétuait. Comme il n'y avait pas de place pour le questionnement au sein du clergé et que le discours de contestation n'était pas vraiment commencé dans les universités, il a choisi un langage marginal qui lui permettait de se cacher quelque peu : la poésie.

C'est en faisant de l'animation sociale dans les milieux ouvriers et étudiants qu'il s'est rendu compte que la vision qu'on lui avait inculquée au presbytère ne correspondait pas avec la réalité, et qu'il vivait en complète ignorance de la vraie vie. Il était en désaccord total avec ce qu'il était censé représenter. Tout ce questionnement a abouti à sa rupture en 1968. « J'étais parmi les premiers à quitter, et il était évident que si tu quittais, c'était mieux de ne pas rester en Acadie, parce qu'à ce moment-là, la répression était très grande : tu représentais une question ouverte. »³ Avant de partir pour Ottawa, où il réside maintenant, il a donné une conférence au Collège de Bathurst dans laquelle il expliquait sa démarche.

Dans son texte, il dénonçait la dépendance du Nord-Ouest via l'église, les systèmes d'éducation et politique. Bien entendu, *L'Évangéline*, qui faisait partie du réseau du silence, a refusé de publier ce texte.

Guy Jean a écrit un recueil de poésie, *Paroles d'Acadie et d'après*, faisant suite à sa réflexion sur son expérience. « Ce livre m'a aidé à faire le point, à me réconcilier avec ce que j'avais vécu. Pour moi, ça aurait été important d'être publié en Acadie, ça aurait été une forme de courage d'assumer publiquement ma parole, mais mon livre a été refusé aux Editions d'Acadie, alors je l'ai publié dans l'Outaouais, aux Editions Asticou. »

Combien ont été touchés par la censure ? Combien n'ont pas pu s'exprimer parce qu'ils auraient remis en question tout un système ? Nul ne le saura. Mais si je ne peux aborder tous les cas individuels d'auteurs exilés pour des raisons de répression, je ne peux pas oublier Calixte Duguay. Il se retrouve au Québec tout d'abord pour des raisons d'études, où il travaille ensuite dans les milieux de la chanson. Il publie aux Éditions d'Acadie un recueil de poèmes et de textes de chansons, *Stigmates du Silence* : « Je me rends compte aujourd'hui que c'est un titre négatif. Quand on écrit, on crée des symboles inconscients. Je constatais qu'on disait très peu de choses par écrit en Acadie, on parlait dans des petits cercles fermés. »⁴ C'est cette mentalité de colonisé qu'il a voulu dénoncer en prenant la parole par écrit, tout en voulant lancer un message d'espoir de briser ce silence. Il a laissé aujourd'hui la poésie de côté et se concentre sur les monologues. Son dernier spectacle en Acadie, à Moncton, a été un véritable échec, car le public a mal réagi à son humour. « Je pensais à la belle époque où on pouvait rire de n'importe quoi sans risquer de perdre sa job. Et j'ai déploré ce que je constatais déjà il y a 20 ans, l'absence d'humour de certains milieux en Acadie. » Il s'est alors rendu compte que le règne du silence, qu'il déplorait dans son livre, n'est pas fini, que la censure est toujours là, et que certaines personnes ne savent pas voir ce qui pourrait être un objet de réflexion, mais ne connaissent que le rejet. Maintenant connaissant le succès à l'extérieur de l'Acadie, il déclare : « J'étais *a man from nowhere*, je suis devenu citoyen du monde. » Il est clair que dans le cas de Calixte Duguay, l'Acadie a été une prison, de laquelle il est sorti blessé mais grandi, tout comme Guy Jean. L'identité acadienne, dans leur cas, ne prend son sens qu'à partir du moment où ils sont obligés de la rejeter, ou plutôt de la vivre autrement, à distance.

Tout ceci peut sembler ironique. L'Acadie se fait un nom sur le dos de ceux qu'elle a battus ou baffoués. Car ce sont bien eux, les auteurs de la diaspora tout autant que les auteurs enracinés en terre d'Acadie, qui laisseront leurs traces dans l'histoire littéraire. La censure est toujours là,

mais les auteurs trouvent toujours moyen de s'exprimer, même s'il faut s'exiler.

Le besoin de se débarrasser d'une vieille histoire trop axée sur le négatif, centrée autour d'une mentalité de perdant, ressort encore aujourd'hui dans certains textes littéraires. *Trajets dispersés*, de Roméo Savoie, symbolise par essence ce besoin de rompre avec le passé, de faire table rase, de « détruire la mémoire, »⁵ afin de se libérer d'un fardeau psychologique trop lourd pour pouvoir enfin passer à autre chose, pour être soi-même. Les textes autant que les illustrations visuelles de cet artiste multi-média illustrent ce manque de direction qui frappe encore maintenant. Son oeuvre, dans laquelle il « griffonne des stigmates abstraits, »⁶ est une sorte de collage visuel autant que textuel, une errance qui patauge encore dans « l'ébauche. » Les effets très recherchés ont pour but de mesurer « l'étendue de la catastrophe. » Ici enfin, l'on sent une tentative de reconstruction après la vague de destruction qui a dominé l'Acadie dans les années 1970. C'est exilé peut-être, mais libéré sans doute, que Roméo Savoie écrit : « Je n'ai plus la mémoire du mal / de ce mal qui transforme la lumière / en une mêlée glauque. » L'Acadie est une sorte de miroir brisé dont on tente de recoller les morceaux, afin d'y voir se refléter une image lisse et nouvelle. Et il est probablement infiniment plus facile de se fabriquer une nouvelle image de loin, dans son imaginaire dégagé d'un quotidien aveuglant, sans obstacles venant obstruer la fenêtre de l'écrit, reflet du monde.

Notes

¹Toutes les citations d'Antonine Maillet sont tirées d'un entretien que j'ai réalisé avec elle en automne 1985, et qui a été publié dans *Studies in Canadian Literature*, 1988, « Je suis la charnière, » p. 250-263. Des extraits de cet entretien ont également été publiés dans *Waves*, « The last story-teller, » p. 92-95.

²Toutes les citations de Claude LeBouthillier sont tirées d'un entretien que j'ai réalisé avec lui au printemps 1988, qui a été publié partiellement dans *The Fiddlehead* no 161 (automne 1989), p. 62-66, et qui remis à jour en 1990, a servi à la rédaction d'un article publié dans *Liaison* (novembre 1990), p. 9-11.

³Toutes les citations de Guy Jean sont tirées d'un entretien que j'ai réalisé avec lui au printemps 1988, et qui n'a jamais été publié, mais qui a servi à la rédaction d'un article publié dans *Ven'd'est*, « Se taire ou partir : le prix de la liberté, » p. 13.

⁴Toutes les citations de Calixte Duguay sont tirées d'un entretien que j'ai réalisé avec lui en 1989, et qui n'a jamais été publié, mais qui a servi à la rédaction d'un article, « L'important c'est le message, » dans *Vent'd'est* n° 32, p. 19-20.

⁵Roméo Savoie, *Trajets dispersés* (Moncton : Éditions d'Acadie, 1989), p. 18.

⁶*Ibid.*, p. 22.

⁷*Ibid.*, p. 61.

⁸*Ibid.*, p. 71.

⁹*Ibid.*, p. 12.